



---

## La pratique des langues autochtones au Mexique, XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles

*Indigenous language use in Mexico, 16th-21st century*

**Patrick Johansson Keraudren**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lbl/370>

DOI : 10.4000/lbl.370

ISSN : 2727-9383

### Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 77-99

ISBN : 979-10-92331-40-0

ISSN : 1270-2412

### Référence électronique

Patrick Johansson Keraudren, « La pratique des langues autochtones au Mexique, XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 22 | 2018, mis en ligne le 01 mai 2020, consulté le 01 octobre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/lbl/370> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.370>

---



*La Bretagne Linguistique* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Patrick JOHANSSON KERAUDREN\*

## **La pratique des langues autochtones au Mexique, XVI<sup>e</sup> - XXI<sup>e</sup> siècles**

La communication, apparemment hors contexte d'un point de vue géographique, se situe néanmoins dans le cadre thématique de la Journée d'étude *La Bretagne linguistique* si nous considérons certains aspects diachroniques et synchroniques qui ont marqué l'évolution de la pratique des langues vernaculaires au cours de l'histoire et leurs rapports aux langues dites nationales. Le cas du breton face au latin puis au français comporte à cet égard de probables analogies avec certaines relations sociolinguistiques qu'ont entretenues le nahuatl et l'espagnol au cours des siècles.

Depuis l'époque préhispanique jusqu'à nos jours, les langues autochtones du Mexique ont eu une histoire fertile en événements sociolinguistiques, histoire documentée à partir de l'arrivée des Espagnols en Méso-Amérique et de la transcription alphabétique de certaines de ces langues. Bon nombre d'entre elles ont disparu au cours des siècles, et celles qui ont survécu sont aujourd'hui menacées d'extinction. On en dénombre encore environ 65, selon l'INALI (Instituto Nacional de Lenguas Indígenas). De toutes ces langues, le nahuatl, le maya, le purhépecha, l'otomi (ñāñu) et le zapotèque sont parmi celles qui ont le mieux résisté à l'érosion temporelle et à l'impérialisme linguistique de l'espagnol.

---

\* Universidad Nacional Autónoma de México.

L'évolution de la pratique quotidienne des langues vernaculaires est relativement difficile à retracer ; des événements culturels permettent cependant d'illustrer certaines étapes des tribulations communicationnelles du nahuatl, la langue des Aztèques, qui compte encore aujourd'hui quelque deux millions d'usagers.

Le nahuatl était une *lingua franca* dès avant la Conquête et continua à être utilisée comme telle par les Espagnols pendant la période coloniale, avant que la langue ibérique ne s'impose définitivement.

### **La Babel préhispanique et l'âme linguistique des peuples indigènes**

La partie de la Méso-Amérique qui deviendra le Mexique était alors une véritable Babel, ceci en raison du caractère fortement identitaire, quasi ontologique des langues autochtones du Mexique et qui contribua précisément à leurs fragmentations dialectales et idiolectales. Pour ce qui est du nahuatl, cette caractéristique n'a pas changé : les Indigènes enveloppent toujours aujourd'hui leur individualité dans les plis de leur variante dialectale comme dans ceux de leurs vêtements communautaires traditionnels.

### **La langue des Aztèques : le nahuatl**

Le nahuatl est une langue de la famille yuto-aztèque (ou yuto-nahuatl), agglutinante, polysynthétique dirait-on aujourd'hui, où les mots sont des phrases. Dans ces mots-phrases les noms, qu'ils soient sujets ou compléments, les adjectifs, les verbes et les adverbes fusionnent véritablement dans une masse sonore, unité expressive imagée qui donne à voir et à sentir ce que l'on veut exprimer. Par exemple, lorsque le poète nahuatl dit *xochicueponi in nocuic* « mon chant s'ouvre (comme) une fleur » (littéralement « fleur-ouvre mon chant »), il évite l'élément comparatif « comme », charnière linguistique qui empêche la fusion synesthésique de la fragrance et de l'image, et permet ainsi qu'un voile d'incertitude poétique enveloppe une phrase qui pourrait être perçue également comme « mon chant fleurit » ou « mon chant s'ouvre dans la fleur », etc.

Plus que de construire un sens à partir d'unités grammaticales, l'orateur nahuatl semble disposer des fils prosodiques sur le canevas

de la langue et attendre qu'un sens surgisse de cet entrelacs. La discursivité nahuatl recherche avant tout la manifestation épiphanique d'un sens « sensible » par le moyen d'une expression où la « lourdeur » sémantique de ce que l'on dit n'obscurcisse pas la lueur phonétique des composantes syllabiques des mots et des phrases. À une causalité logiquement définie par un raisonnement verbalement explicite, l'émetteur nahuatl d'un message semble préférer une causalité générée par une « impression ».

### La langue et l'écriture

À l'époque précolombienne la production, la rétention et la transmission du savoir se faisaient essentiellement par les moyens de l'oralité et de l'image. D'un côté, des textes de nature diverse, conservés de mémoire dans l'esprit et le cœur des *tlamatinime*, les savants indigènes, étaient « coulés » dans un moule verbal mais aussi gestuel, chorégraphique et musical où se forgeait leur corps expressif. D'autre part, le contenu ainsi que certains aspects formels de ces textes étaient peints ou dessinés dans des documents pictographiques selon une syntaxe et une sémiologie propres à l'image. Cette double polarité est sans nul doute un paradigme fondamental de la pensée indigène. La pictographie, le symbolisme idéographique et la médiation phonétique s'associaient à la dimension, au trait, à la position, aux couleurs, à la tension spatiale des formes sur le papier ou la fibre, et à la composition, afin de produire un sens « sensible » en partie subliminal et illisible, toutefois intelligible par le regard.

Le verbe et l'image étaient étroitement liés dans la production du sens sans que le discours pictographique se soumette néanmoins à la langue. L'image signifiait, indépendamment du texte oral correspondant, et si elle pouvait être « lue » en partie et réduite à des mots, elle ne se figeait pas dans un texte immuable. Il existait un discours pictographique parallèle au discours oral, qui possédait son expressivité spécifique et sa propre sémiologie. Dans ce contexte, la lecture était avant tout une *vision* de faits et d'événements qui ne passait pas nécessairement par le biais d'une expression verbale. L'image s'imprimait directement dans les sphères du cerveau sans avoir à être verbalement décodée pour être appréhendée : on pensait également en images.

D'autre part, comme nous l'avons suggéré, les textes oraux étaient de véritables « tissus » composés de fils phrastiques disposés sur le métier à tisser de la langue afin de composer une « image » verbale, généralement métaphorique, de ce que l'on voulait exprimer. En effet, une analyse de la littérature nahuatl préhispanique montre que le texte indigène progresse lentement sur l'axe syntagmatique et tend à s'étirer sur l'axe paradigmatique, établissant ainsi des liens associatifs complexes qui s'entrelacent au fur et à mesure que le discours avance vers la production d'un sens. À la fin d'un paragraphe, un texte verbal nahuatl a incontestablement révélé quelque chose en termes linguistiques, de façon explicite ou implicite, mais il a composé, il a peint avec des mots l'essentiel de ce qu'il souhaitait faire sentir à l'interlocuteur.

Une des caractéristiques de l'oralité était sans nul doute l'évanescence des mots et la nécessité de leur intériorisation immédiate dans le contexte de leur énonciation. L'écriture alphabétique qui apparaît après la Conquête va bouleverser cet univers de l'oralité et de l'image. Les discours, décontextualisés, seront désormais formellement réduits à une séquence linéaire de signes graphiques qui renvoient de manière systématique et arbitraire à des sons. L'écriture alphabétique préserve le discours dans ses menus détails mais modifie la relation entre les mots. Elle nullifie la fonction suprasegmentale, émotionnelle ou déictique, des regards, des gestes et des sonorités, et accentue l'objectivité du sémantisme des mots. Le cas du nahuatl est en cela semblable à tout ce qui concerne le passage de l'oralité à l'écriture, au Mexique ou ailleurs.

### **Les débuts de la Conquête et la rencontre des langues**

Nous ne possédons pas de témoignages précis sur les premiers contacts de l'espagnol et du maya yucatèque, en 1511, lorsqu'un petit groupe de naufragés débarqua sur les plages de ce qui est aujourd'hui l'État mexicain de Quintana Roo. La plupart furent immédiatement sacrifiés, d'autres moururent au fil des années, et seuls Gonzalo Guerrero et Jerónimo de Aguilar survécurent. Le premier épousa la fille d'un *Jalach winik* (souverain) de la région de Chétumal et participa, semble-t-il, activement à la défense du Mayab aux côtés des Indigènes. Le second fut récupéré par Cortés en 1519.

La toute première référence au contact des langues, et à une première incompréhension mutuelle, nous est fournie par le moine fray Diego de Landa et le conquistador Bernal Díaz del Castillo. En 1517, poussés par une tempête, les navires de Francisco Hernández de Córdoba touchent la côte orientale de la péninsule du Yucatán. L'un des conquistadors s'adresse à un Indigène maya et lui demande, en espagnol, de lui indiquer où ils se trouvent. L'interlocuteur ne comprend bien entendu rien de ce qui lui a été dit et, amicalement, invite les Espagnols à se diriger vers son village. Il déclare en maya : *Koteneex kotoch* « Venez chez nous (à notre maison) ». C'est depuis ce jour que le bout de terre, où fut formulée la question s'appelle Cabo Catoche (Cap Catoche)<sup>1</sup>.

Une autre anecdote citée également par fray Diego de Landa<sup>2</sup> rapporte qu'un certain Blas Hernández, désirant connaître l'état des lieux où il se trouvait, demanda tant bien que mal à un Indigène maya, en espagnol et en gesticulant, comment était l'intérieur des terres. Il s'entendit répondre : *Ma kin wuyik a t'aan*, c'est-à-dire « Je ne comprends pas ton langage. » Le dit conquistador ne perçut clairement que la fin de la phrase (*yikatan*) et c'est ainsi que la péninsule s'appela Yucatán.

Francisco Hernández de Córdoba emmena avec lui, de retour à Cuba, deux jeunes Indigènes mayas qui acquirent des rudiments d'espagnol et s'embarquèrent avec Juan de Grijalva, en 1518. Quant à Cortés, en 1519, non seulement il récupéra Jerónimo de Aguilar qui connaissait la langue maya mais, un peu plus tard, il s'empara également d'une jeune esclave d'origine nahuatl qui parlait sa langue maternelle et le maya. Le contact linguistique avec les Mayas et les Aztèques pouvait être désormais établi.

## Les stratégies d'évangélisation au XVI<sup>e</sup> siècle

L'arrivée des Espagnols au Mexique marqua le début d'une conquête et d'une colonisation linguistiques qui n'ont pas cessé jusqu'à nos jours. La langue des vainqueurs n'en sortit pas indemne puisque le contact prolongé des deux langues fit que l'espagnol péninsulaire fut

1. Cf. Diego DE LANDA, *Relación de las cosas de Yucatán*, Introducción de Ángel Ma. Garibay K., México, Editorial Porrúa, 1986, p. 4.

2. *Ibid.*, p. 5.

véritablement criblé de mots et d'expressions nahuatl devenant ainsi l'espagnol tel qu'on le parle aujourd'hui au Mexique.

La conquête spirituelle qui suivit eut également des conséquences linguistiques, dues aux stratégies d'évangélisation mises en œuvre par les religieux franciscains ; stratégies qui consistèrent non seulement à créer des néologismes dans la langue des vaincus afin de mettre les dogmes chrétiens à leur portée conceptuelle mais également à « couler » le message évangélique dans le moule phrastique du nahuatl. Berçés par les oscillations prosodiques de leur langue plutôt que convaincus par l'argumentation religieuse, les Indigènes assimilèrent ainsi sans s'en rendre compte des contenus qui leur étaient totalement étrangers et s'affablèrent sans le vouloir, du fait des néologismes, d'une « néologie » qui allait peu à peu s'accroître.

### **Exploitation et trans-valorisation des textes indigènes**

Après avoir tenté d'imposer aux Indigènes nahuas le dieu chrétien sans trop tenir compte des déterminismes de la pensée qui leur était propre, les religieux espagnols comprennent que les explications très dogmatiques qu'ils fournissent à leurs catéchumènes, par l'intermédiaire d'un traducteur ou directement en nahuatl, les menaces, la séduction, la destruction et la persécution ne sauraient venir à bout d'une religion qui est une partie constitutive de leur être et ne peut donc être mise en question. La connaissance de l'Autre et l'exploitation rationnelle de certains éléments de sa culture deviennent bientôt la condition *sine qua non* du succès de la conversion entreprise. En 1533, l'Audience Royale de Mexico demande à fray Andrés de Olmos :

« De réunir en un livre les choses anciennes de ces naturels Indiens, spécialement ceux de Mexico, et Texcoco et Tlaxcala pour qu'on en garde le souvenir, et que ce qui s'y trouve de mauvais et d'impropre puisse être réfuté et si l'on y trouvait quelque chose de bon, on le notât comme l'on note et garde en mémoire beaucoup de choses d'autres gentilles<sup>3</sup>. »

---

3. Gerónimo DE MENDIETA, *Historia eclesiástica Indiana*, México, Editorial Porrúa, 1980, p. 75.

Bien que ce soit pour en réfuter différents aspects, l'objectivation culturelle de la pensée indigène et sa préservation éventuelle dans les manuscrits, n'en constituent pas moins un effort humaniste de compréhension de l'Autre.

Forts de cette connaissance, les religieux évangélistes vont nuancer leur approche et modifier substantiellement leurs méthodes. Une des plus efficaces consistera à exploiter, en les interpolant et les trans-valorisant, certains textes de l'oralité nahuatl et la pictographie.

### **Exploitation de la langue nahuatl et de ses tendances expressives**

Dès les premiers moments de l'évangélisation, la transmission de la doctrine chrétienne s'effectua dans la langue nahuatl, de manière assez rudimentaire au début, mais bien vite de manière assez fidèle par l'intermédiaire des élèves indigènes du Collège impérial de la Santa Cruz de Tlatelolco. La traduction des textes sacrés ainsi que l'élaboration des sermons mirent en évidence le problème d'une rencontre de deux systèmes cognitifs, l'un basé sur la transcendance, et l'autre sur l'immanence, opposition « cruciale » qui se reflétait bien évidemment au niveau de la langue. La non-coïncidence lexicogrammaticale des langues respectives (le latin, l'espagnol et le nahuatl) obligea les religieux à créer, avec l'aide de leurs auxiliaires indigènes, des néologismes qui puissent permettre au message évangélique de « passer ».

#### **– La création de néologismes**

Une des premières conséquences de la transcendance, non seulement du dieu chrétien mais également des idées occidentales, sera l'abstraction linguistique de notions telles que « la foi » *tlaneltoquiliztli*, « l'idolâtrie » *tlateotoquiliztli*, « la vertu » *yectiliztli*, « la bonté » *cuatiliztli*, « l'amour » *tetlazotlaliztli*, « le mensonge » *iztlacatiliztli*, etc. Le caractère polysynthétique et dérivationnel de la langue nahuatl rendait possible ces néologismes sans que violence lui fût faite, mais il est clair que la substantivation conceptuelle d'actions verbales qui étaient immanentes à leurs contextes respectifs leur conférait une transcendance qui bouleversait le système cognitif indigène.

*ca cenca vey tlaiooalli, joan netlapoltiliztli yn atlaneltoqujiztli, in tlatentoqujiztli, in jpan oamechcauhitiaque yn amotaboan...*<sup>4</sup>

Car vos pères sont partis vous laissant dans la nuit, dans l'erreur, dans l'absence de foi, dans l'idolâtrie...

Croire, adorer, être bon et vertueux, aimer, mentir etc., s'intégraient de manière dynamique à un ensemble axiologique sans que ces notions fussent « mises en perspective » pour devenir de véritables allégories.

L'opposition dichotomique bien/mal, fondamentale dans la culture chrétienne, fut probablement celle qui bouleversa le plus le système des valeurs indigènes. La notion de « mal », incarnée par le diable eut beaucoup de mal à être admise en raison d'un système cognitif indigène qui lui refusait un caractère essentiel. En effet, ce que les Espagnols considéraient comme « le mal » n'était pour les anciens Mexicains qu'une *privatio boni*, qu'une absence de bien, c'est-à-dire quelque chose qui n'était pas conforme à ce qui devait être. Pour pallier ce problème, quand ils ne conservaient pas tout simplement les termes *diablo* ou *demonio*, les religieux avaient recours à des termes indigènes qui désignaient certains sorciers, particulièrement craints, comme le *tlacatecoltl* « l'homme-hibou », des êtres apocalyptiques comme les *tzitzimime* ; mais le terme qui prévalait et qui persiste aujourd'hui encore, fut *amo cualli*, littéralement « (celui qui n'est) pas bon ».

Contrairement à la traduction qui suppose des correspondances lexicales et conceptuelles d'une langue à l'autre, le néologisme ouvre de nouveaux sillons discursifs dans les champs sémantiques de la langue réceptrice. L'exploitation subtile des caractéristiques grammaticales de la langue nahuatl que sont la polysynthèse et la dérivation permet aux religieux espagnols de forger des mots et, au-delà des mots, des phrases qui correspondaient à la langue mais pas à la pensée de ceux qui la parlaient.

### – La trans-valorisation lexicale de la « faute » en péché

Ce qui n'était pas conforme à ce qui devait être pouvait être tout simplement une « erreur » : *ahyuhcayotl*, mot à mot « ce qui n'a pas le

---

4. *Códice Florentino* (Testimonios de los informantes de Sahagún). Facsimile, México, Giunta Barbera, 1979, libro I, apéndice del primer libro, Prólogo (fol. 24v).

caractère d'être ainsi », mais ce pouvait être également quelque chose qui mît en péril la stabilité du monde. Cette faute : *tlatlabcolli* devait être détruite d'une manière ou d'une autre.

Le terme *tlatlabcolli* est la substantivation d'un participe passé *ibtlacanh* qui exprime l'idée de « dé-composition ». Son caractère mécanique n'est pas lié à une « mauvaise intention » comme l'est la notion chrétienne de « péché » qui implique une connaissance du bien et du mal et un « libre arbitre ». Cela ne veut point dire que celui qui avait commis une faute ne dut pas être « puni », mais la punition tendait plus à *réparer* la faute qu'à punir le fauteur. La notion (néo-logique) de « pardon » de la faute exprime en nahuatl la *destruction* de celle-ci. *Xinechmotlapopolbuili* « pardonne-moi » signifie mot à mot « détruis-la moi » (la faute), expression plus centrée sous l'action mécanique réparatrice que sur une éventuelle rédemption à caractère moral.

### Exploitation de la discursivité nahuatl

Si la création de néologismes se révéla indispensable à la transmission de la doctrine chrétienne, les religieux franciscains et en particulier Sahagún, cherchèrent souvent à couler le message évangélique dans le moule formel du discours indigène. C'est ainsi que la parole de dieu vint se blottir dans le sein de la « Mère-Église ».

*Jnjn teutlatlatolli ixillantzino, itozcatlantzino, in tonantzín sancta yglesia, cnecuelpachiubtoc, inbqijnma ilhujac teucujtlatl, ilhujac quetzalitzli, teuxiujtl, temaquitzli, tlaçotetl ipam pouj: in vellapanauja ynjc tlaçotli, ynjc pialonj...*<sup>5</sup>

Cette parole divine (se trouve) dans le flanc et le sein de notre mère la sainte Église, délicatement pliée comme l'or du ciel, les plumes de quetzal célestes, la turquoise, les bracelets, les pierres précieuses qui lui appartiennent et qu'elle surpasse en beauté et en valeur.

Les référents culturels ainsi que les images et les rythmes indigènes se révéleront plus efficaces que les explications alambiquées de dogmes et de mystères.

5. *Ibid.*, chapitre 16 (fol. 30r).

## La substitution des dieux indigènes par des entités chrétiennes

En plus de ces textes forgés dans un creuset linguistique nahuatl, des textes appartenant à la tradition orale préhispanique furent souvent repris et retouchés :

<i>cozahuic xochtli yebuaya</i>	Les fleurs jaunes <i>yebuaya</i>
<i>ye izquixochitli</i>	les fleurs de maïs
<i>cacahuaxochitli</i>	les fleurs de cacao
<i>cacaloxochitli</i>	les fleurs de corbeau
<i>malintimani</i>	s'entremêlent
<i>ah zan moxochinb</i>	ah, ce sont tes fleurs
<i>yebua Dios...</i> <sup>6</sup>	lui, Dieu (en espagnol dans le texte)...

Le *crescendo* anaphorique que représente l'énumération des fleurs culmine par l'apothéose usurpée de « Dieu ».

La beauté formelle des chants de lamentation fut également l'objet d'une récupération :

*Tlaxiccaquican inantepilboa, in ancristianome*  
*Oteoxiuhauachipixauì, onquetzälmaquiztztzetztliui*  
*In ichoquiz, in itlaocol in tonantzìn Sancta Iglesia*<sup>7</sup>.  
 Écoutez mes enfants, écoutez, vous chrétiens.  
 Comme une rosée de turquoise, comme des plumes de quetzal,  
 s'étendent, se disséminent les pleurs, la tristesse de notre Mère la  
 Sainte Église.

Le *numen* substitué était probablement *Tonantzìn* Cihuacoatl la déesse-mère qui pleurait la mort de ses enfants.

L'expression *icelteotl* « dieu unique » est probablement le terme passe-partout le plus utilisé par les religieux espagnols pour remplacer un dieu païen et exploiter ainsi la religiosité indigène et la discursivité qui lui est propre sans trop altérer le texte.

*Yn ipaltinemini yebua Dios [...] yn icelteotl in ipaltinemi*<sup>8</sup>...

6. Ángel Ma. GARIBAY, « Romances de los Señores de la Nueva España », dans *Poesía Náhuatl I*, p. 42.

7. Bernardino DE SAHAGÚN, « *Psalmodia Christiana* », fol. 32v. Burkhart, « Sahagun's Tlauculcuicatl. A nahuatl lament » dans *Estudios de Cultura náhuatl*, volumen 18, p. 194.

8. *Cantares mexicanos* (Ms. en náhuatl), Manuscrito de la Biblioteca Nacional de México, México, edición facsímil, UNAM, 1994, fol. 14v.

Celui grâce à qui l'on vit, lui, Dieu [...] le dieu unique grâce à qui l'on vit.

### L'interpolation du sens

À la simple substitution de noms propres s'ajoutait cependant fréquemment une restructuration plus ou moins élaborée des textes de l'oralité nahuatl. Citons à titre d'exemple l'un des nombreux vers interpolés d'un chant de lamentations (*tlacolcuicatl*) où le célèbre arbre axial de Tamoanchan, lieu de toutes les genèses, se voit récupéré par les religieux en mal d'exemples :

*Xochincabuhtl onicac in tamoan ichan Dios yeccha(n),  
oncan tijocoloc tinahuatiloque teuctaltoltica*<sup>9</sup>.

L'arbre fleuri se dresse à Tamoan la maison de Dieu, la vraie maison. C'est là que tu fus créé, là où (notre naissance) fut ordonnée par la parole du seigneur.

Tamoanchan devient la maison du dieu chrétien où, sur son ordre, sont créés les hommes.

Certaines interpolations plus subtiles, et donc plus difficilement détectables, revêtent une grande importance au niveau de la pensée indigène. Tel est le cas du destin de l'homme après la mort, pierre de touche du christianisme dont l'expression dogmatique chrétienne ne satisfaisait guère des hommes pour qui la mort avait un caractère génésique et régénérateur. Pour réduire l'étrangeté de ce concept nouveau, il fallait le couler dans un moule expressif indigène et le faire dire par leurs chants et par ceux-là mêmes qui avaient été les guides spirituels de la tradition, comme Nezahualcoyotl, par exemple :

*Niquilnamiqui in tocnibuan  
¿Cuix occepa huitze?  
¿In cuix oc nemiqibui?  
Zan cen ti ya polibuia  
Zan cen ye nican in tlalticpac*<sup>10</sup>.

Je me souviens de nos amis.  
Reviendront-ils ?

9. *Ibid.*, fol. 15r.

10. Á. Ma. GARIBAY, *op. cit.*, fol. 22v, p. 58.

Viendront-ils de nouveau pour exister ?  
 Nous ne périssons qu'une seule fois,  
 une seule fois ici, sur la Terre.

Selon ce texte l'homme ne viendrait qu'une fois sur la terre et sa mort (unique) serait définitive. Le livre X du *Codex de Florence* donne cependant une autre vision de la mort.

*Ca iuh mitoaia:in ibcuac timiqui, ca amo nelli timiqui ca ie tijoli, ca ie titozcalia, ca ie tinemi, ca tica*<sup>11</sup>.

C'est ainsi qu'ils disaient : lorsque nous mourons nous ne mourons pas vraiment car nous vivons, nous grandissons, nous existons, nous nous réveillons.

Ce texte, apparemment non retouché, nous donne une tout autre idée de ce que pouvait avoir représenté la mort pour les anciens Mexicains.

Un adage contenu dans le livre VI du même *Codex de Florence* remet également en question l'unicité de la venue sur terre et de la mort des hommes.

*Oc ceppa iuhcan yez  
 oc ceppa iuh tlamaniz  
 in jquin, in canin.  
 In tlein mochioaia cenca ye vecaub  
 in aiucmo mochioa  
 aub oc ceppa mochioaz,  
 oc ceppa iuh tlamaniz,  
 in iuh tlamanca ie vecaub  
 in ieboantin in axcan nemi,  
 oc ceppa nemizque, iezque*<sup>12</sup>.

Il en sera ainsi une autre fois.  
 Une autre fois adviendront  
 l'ici et le maintenant.  
 Ce qui se faisait il y a très longtemps  
 et ne se fait plus ;  
 cela arrivera de nouveau

11. *Códice Florentino* (Testimonios de los informantes de Sahagún). Facsimile, México, Giunta Barbera, 1979, libro X, capítulo 29.

12. *Ibid.*, libro VI, capítulo 41.

cela se fera de nouveau  
 comme cela s'est fait il y a longtemps  
 Ceux qui vivent aujourd'hui  
 existeront de nouveau, seront de nouveau.

Sahagún ne retouche aucunement l'adage ni l'explication qu'en donne l'informateur. Il l'assume totalement et le compare à la métempsychose platonicienne :

« Cette proposition est de Platon et c'est le diable qui a dû l'enseigner par ici. Car c'est une erreur, elle est totalement fautive, elle va contre la Foi et signifie que les choses qui ont été dans le passé et les choses qui existent maintenant vivront de nouveau et que le monde tel qu'il est maintenant redeviendra semblable (à ce qu'il fut) ce qui est complètement faux et totalement hérétique<sup>13</sup>. »

Soulignons l'importance que revêt ici le fait de détecter des interpolations car cela nous permet de retrouver, au-delà du texte, la vérité sur le destin *post mortem* des anciens Mexicains.

Ces exemples, ainsi que d'autres que nous ne pouvons citer ici, tendent à montrer que les chants dont la prégnance affective ne faisait aucun doute, furent subtilement retouchés pour leur faire dire autre chose sans que des changements dans les rythmes, les sonorités ni la prosodie ne le révèlent.

### **Exploitation et trans-valorisation de la parole nahuatl dans le *Colloque des douze***

Édité et publié par Sahagún en 1564, le texte intitulé *Los Colloquios y Doctrina Cristiana con que los doce frailes de san Francisco enviados por el papa Adriano VI y por el emperador Carlos Quinto convirtieron a los indios de la Nueva España. En lengua mexicana y española*, est la version transcrite, revue et corrigée (*se volvió y limó*) d'un colloque qui eut lieu en 1524 et auquel participèrent plusieurs des douze franciscains fraîchement débarqués ainsi que des notables et savants indigènes de Mexico-Tenochtitlan.

Des deux livres qui composent les *Colloquios*, celui qui nous intéresse ici est bien entendu le premier, version retouchée d'un hypotexte oral dont la dernière partie, à partir du folio 14, a mystérieusement

---

13. *Ibidem*.

disparu. Parmi ces folios figurait le chapitre : « *De la altercación que hubo entre los principales y los sátrapas de los ídolos tomada ocasión de los que se dijo en el capítulo precedente: conviene a saber que sus dioses no fueron poderosos para librarlos de manos de los españoles.* »

À partir de notes et de brouillons épars, Sahagún élabore un document où les répliques indigènes sont rares<sup>14</sup> et relativement inoffensives, en termes d'argumentation. Le discours chrétien, au contraire, est coulé dans les moules expressifs indigènes et ses contenus savamment dosés. La structure du texte révèle une approche qui correspond assez peu à ce qui s'est probablement passé en 1524. Elle est nettement « littéraire » et montre des stratégies capitulaires à caractère didactique. Il s'agit de récupérer ce qui s'est passé et ce qui a été dit, en termes très généraux, et de *produire* un document qui puisse servir la cause de l'évangélisation en 1564.

Vu les circonstances de communication dans lesquelles cette rencontre s'est effectuée, le discours nahuatl des notables et des savants indigènes n'a évidemment pas pu être fidèlement transcrit. De même, les argumentations franciscaines, peut-être traduites en nahuatl par Doña Marina, Pedro de Gante ou par l'intermédiaire de Jerónimo de Aguilar et Doña Marina (espagnol-maya-nahuatl et vice versa), ont dû être singulièrement simplifiées. Le texte de 1564 n'a probablement pas seulement « poli » les discours de 1524 mais les a reconstruits, non seulement à partir de notes et de brouillons mais surtout à partir de la discursivité *formulaire* indigène et de ses modalités expressives traditionnelles.

Les répliques « encombrantes » furent peut-être éliminées alors que celles qui servaient la cause de christianisme (l'altercation entre les Indigènes, par exemple, et la docile bienvenue donnée aux franciscains) furent « restaurées ».

Certaines répliques ont probablement été interpolées afin de s'inscrire dans l'ordre nouveau. Tel est, sans aucun doute, le cas de la strophe suivante :

*Tipoliujnj, timjqujnj,  
ieh mah ca timjqujcan,*

---

14. Seuls les chapitres VI et VII ont été conservés.

*ieh mah ca tipolibujcan,  
tel ca teteu in omjique*<sup>15</sup>.

Nous sommes périssables, nous sommes mortels,  
Ne mourons point  
Ne périssons point,  
Bien que nos dieux soient morts<sup>16</sup>.

Ceci contredit, selon toute vraisemblance, l'esprit religieux qui régnait parmi les peuples nahuas, aussi bien en ce qui concerne la mort que la relation des hommes avec les dieux.

La locution subjonctive négative *mahca* (*macahmo*) *timiquican* que nous pouvons traduire par un impératif « Ne mourons pas, bien que nos dieux soient morts », présente dans le texte de 1564, était peut-être *ma*, forme subjonctive affirmative qui se traduit par « mourons... (donc)... puisque nos dieux sont morts ».

C'est ce que suggère précisément la version en espagnol rédigée par Sahagún dans le même document :

*Si muriéremos, muramos; si pereciéramos, perezcamos; que a la verdad también los dioses murieron*<sup>17</sup>.

S'il nous faut mourir mourons ; s'il nous faut périr, périssons ; puisqu'en vérité les dieux eux aussi sont morts.

Il est fort peu probable que l'injonction négative ait été formulée par les savants indigènes en 1524, dans les circonstances apocalyptiques où ils se trouvaient et que, par conséquent, l'expression affirmative, dangereuse pour la Foi, ait été subtilement retouchée pour faire dire aux savants, au comble de leur détresse, qu'il fallait continuer à vivre quand bien même leurs dieux étaient morts.

15. *Coloquios y Doctrina Cristiana con que los doce frailes de san Francisco enviados por el papa Adriano VI y por el emperador Carlos Quinto convirtieron a los indios de la Nueva España. En lengua mexicana y española*. Edición facsimilar, introducción, paleografía, versión del náhuatl y notas de Miguel León-Portilla. México, UNAM / Fundación de Investigaciones Sociales, A.C., 1986, p. 148-149.

16. C'est le sens que Miguel León-Portilla attribue à cette phrase.

17. *Coloquios y Doctrina Cristiana, op. cit.*, p. 88.

## Une ambiguïté syncrétique

Le flottement manifeste que l'on remarque dans certains termes employés par les franciscains montre une intention délibérée de fondre les signifiés dans un même signifiant. C'est ainsi que le dieu chrétien est l'*Ipalnemoani* « Grâce à qui l'on vit » le *tloque, nabnaque* « Le seigneur de ce qui est près, de ce qui est proche », ou l'omniprésent *Totecuyo* « Nuestro señor », qualificatifs vraisemblablement attribués aux dieux autochtones. Le livre sacré *In teoamoxtli* « le livre divin », c'est-à-dire la *Bible* dans une « singularité » qui se veut révélatrice, n'est cependant pas nettement différencié des livres pictographiques indigènes et récupère donc leur charge sacrée.

## L'adoration des Rois

Le théâtre fut sans nul doute le recours didactique le plus efficace de l'évangélisation. Si les explications du catéchisme avaient du mal à les convaincre, « donner à voir » aux Indigènes ce qu'il fallait qu'ils comprennent avait toutes chances de réussir en raison des déterminismes mêmes de la cognition autochtone et de la *théâtralité* des rites. Si la messe n'attirait pas grand monde (au point qu'il fallait menacer les caciques de représailles pour remplir les églises), les représentations avaient beaucoup de succès.

Sans que les dogmes auxquels renvoyaient les *autos* ne soient altérés, les religieux « metteurs en scène » eurent recours aux référents de la culture locale afin « d'acclimater » les œuvres représentées. C'est ainsi que l'*Adoration des Rois* se situe au mois *tititl* (décembre), que l'on insiste sur le fait que les Rois viennent d'*orient*, ce qui va dans le sens du récit chrétien mais qui permet également une assimilation providentielle du Christ à un Quetzalcoatl dont le retour était attendu.

L'exploitation des paradigmes culturels indigènes est telle que les religieux transposent carrément certains discours de l'Ancienne parole dans ce nouveau contexte. Témoin un discours formulaire dirigé par un notable au *tlabtoani* récemment intronisé que l'on retrouve dans la bouche de Gaspar bien que légèrement interpolé. Le monologue de Gaspar face à l'enfant Jésus est en fait la partie liminaire du discours qu'un notable *mexica* dirigeait au *tlabtoani* intronisé et à la communauté réunie. Il est retouché, pour les besoins de la cause, mais montre claire-

ment que les religieux n'hésitaient pas à exploiter un texte indigène s'il pouvait servir les causes de l'évangélisation<sup>18</sup>.

L'exploitation rationnelle des déterminismes culturels autochtones par les religieux espagnols, en vue d'une évangélisation plus efficace, correspond d'une certaine manière à l'esprit du temps, un XVI<sup>e</sup> siècle où la fin justifie les moyens. Ce machiavélisme est cependant imprégné d'humanisme car il implique une reconnaissance de l'Autre et l'intégration de certains de ses paradigmes culturels dans les engrenages de la logique européenne. L'exploitation de la langue nahuatl, de ses référents lexicaux, de ses champs sémantiques, de sa discursivité, de ses rythmes et de ses sonorités ; l'utilisation coloniale de textes originellement destinés à d'autres usages, la fusion communelle de la pensée des vainqueurs dans le creuset de la langue des vaincus, favorisera d'abord le syncrétisme religieux puis un métissage culturel plus extensif qui seront l'apanage des Indigènes de la Nouvelle Espagne.

### **La pratique du nahuatl à partir du XVII<sup>e</sup> siècle**

Le XVI<sup>e</sup> siècle avait été un siècle fertile en échanges culturels, particulièrement en ce qui concerne la découverte de la parole de l'autre. Dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, l'impérialisme sociopolitique espagnol s'accroît considérablement : les gouverneurs indigènes des grandes villes sont déplacés, des mesures officielles sont prises qui interdisent la traduction des textes bibliques dans les langues vernaculaires et tentent d'imposer l'espagnol comme un moyen d'accélérer l'acculturation. Cependant les Indigènes continuent à parler librement leurs langues et le syncrétisme linguistique suit son cours, au quotidien.

### **L'époque coloniale**

Pendant la colonie ou vice-royauté, des frontières linguistiques correspondant à l'isolement des peuples autochtones en *Pueblos de Indios*, définirent des barrières culturelles qui favorisèrent la préservation des

---

18. Patrick JOHANSSON, « El Auto : La adoración a los reyes en el crisol de la lengua náhuatl », dans *El hispanismo omnipresente. Homenaje a Robert Verdonk*, Amberes, University Press Antwerp, Centro de Estudios Mexicanos de la Universidad de Amberes, 2009, p. 459-469.

langues vernaculaires. À cette même époque, dans les milieux cultivés, l'attrait pour le nahuatl fut tel que certains poètes espagnols ou créoles entreprirent de taquiner la muse dans la langue de Nezahualcoyotl. Tel est le cas de Sor Juana Inés de la Cruz dont les *Ensaladillas* translinguistiques, et le *Tocotín* écrit en nahuatl, sont des exemples frappants et reproduisent de manière souvent affectueusement ironique les *cláusulas tiernas del mexicano lenguaje*<sup>19</sup>.

Hernando Ruiz de Alarcón, curé du village d'Atenango et frère du célèbre dramaturge hispano-mexicain Juan Ruiz de Alarcón, au moment même où il poursuivait l'idolâtrie, écrivait des vers en nahuatl<sup>20</sup>. On peut déplorer cependant que de nombreux intellectuels indigènes ou métis, parfaitement bilingues, comme Fernando de Alva Ixtlilxochitl, descendant direct de Nezahualcoyotl par la voie maternelle, et auteur des *Liras de Nezahualcoyotl*, n'aient pas écrit dans la langue de leurs ancêtres.

## L'indépendance

L'indépendance (définitivement acquise en 1821) aurait dû stimuler la pratique d'une langue originaire, si l'on tient compte du fait que l'aigle aztèque posé sur le figuier de barbarie figurait dès les premiers temps (et figure aujourd'hui encore) au centre du drapeau national. Il n'en fut rien, bien au contraire : à l'isolement sociopolitique de la colonisation succéda une marginalisation socioéconomique d'Indigènes, dès lors des Mexicains à part entière, qui passèrent du joug espagnol au joug de la misère. C'est à ce moment que surgit le concept socialement péjoratif et humiliant de l'« Indien » (*el indio*)<sup>21</sup>, stigmatisé essentiellement par l'usage de sa langue.

19. Cf. P. JOHANSSON, « Sor Juana Inés de la Cruz : cláusulas tiernas del mexicano lenguaje », dans *Literatura Mexicana*, México, UNAM, IIF, vol. VI, no.2, septembre 1995, p. 459-478.

20. Cf. P. JOHANSSON, « Hernando Ruiz de Alarcón : inquisiteur, humaniste et poète », dans *Hommage à Bernard Grunberg*, (sous presse) ; Margarita PEÑA, « Los hermanos de Juan Ruiz de Alarcón : ortodoxia y judaísmo », dans *Elementos* 43, vol. 8, 2001.

21. Le vocable « indio » avait été employé par les Espagnols dès la Conquête mais sans qu'une connotation péjorative lui soit associée, du moins en termes de référence linguistique.

## L'Empire de Maximilien

Un sursaut dans la pratique officielle du nahuatl apparaît sous le règne de Maximilien durant lequel les langues vernaculaires, et plus spécialement l'otomi et le nahuatl, se voient pleinement reconnues. Les édits de l'Empereur furent traduits dans ces langues, entraînant des transpositions conceptuelles qu'il est intéressant d'analyser. Maximilien lui-même suivait les cours de nahuatl de Faustino Chimalpopoca Galicia, professeur à l'Université de Mexico et traducteur de la plupart des édits.

La précision et l'absence d'ambiguïté qui devaient prévaloir dans le discours juridique contrastaient singulièrement avec la modalité cognitive « sensible » qui caractérise la discursivité indigène. À titre d'exemple, citons la circulaire numéro 97 du 14 septembre 1865, signée par le ministre de l'Intérieur (Ministro de Gobernación) Esteva :

*« Los pueblos pueden permanecer tranquilos bajo este respecto, y depositar la más plena confianza en las benéficas miras del Emperador<sup>22</sup>. »*

*In altepeme ma càmo mo tequipachocan, ma mo yolalican, ihuan ma mo yolchicahuacan ica itlacuibualiztìn<sup>23</sup> in to tlatocatzìn Emperador<sup>24</sup>.*

Une traduction littérale de la version nahuatl serait la suivante :

*« Que los pueblos, no se preocupen, que se alegren, y que se animen con los cuidados de nuestro gobernante Emperador. »*

À la pondération froide, impersonnelle et monotone de la tournure infinitive du texte espagnol s'oppose ici la chaleur d'une expression personnalisée qui contient des nuances vocales d'une teneur affective.

– « Libre »

Dans le même texte, un peu plus loin, pour exprimer « libre », inexistant en nahuatl, aussi bien au niveau lexical que conceptuel, le traducteur a dû formuler la phrase d'une autre manière :

*« Los trabajadores del campo son libres para separarse en cualquier tiempo*

22. Miguel LEÓN-PORTILLA, *Ordenanzas de tema indígena en castellano y náhuatl expedidas por Maximiliano De Habsburgo*, México, Instituto de Estudios Constitucionales, Gobierno del Estado de Queretaro, 2003.

23. Lire *itlacuitlabuiliztìn*.

24. M. LEÓN-PORTILLA, *ibid.*

*de las fincas...* » / Les paysans (travailleurs des champs) sont libres de se séparer, à n'importe quel moment, des domaines.

Le texte fut transposé en nahuatl comme suit :

*Yn tequitque ipan ixtlahuac tlalli hueliti xaxo iquin mo xelozque ipan teaxcaitl.*

Ce qui littéralement, signifie :

« *Los trabajadores de las tierras de llanuras podrán separarse en cualquier momento de las propiedades.* » / Les travailleurs des plaines (des champs) pourront se séparer à n'importe quel moment des propriétés.

Au concept occidental de « liberté » le traducteur a substitué les notions de « capacité » ou « possibilité ».

– « Objets de notre sollicitude »

Certaines expressions formulaires n'avaient pas d'équivalent dans la langue réceptrice, ce qui obligea le traducteur à effectuer des transpositions conceptuelles à l'aide de métaphores. La phrase :

« *Las clases menesterosas han sido siempre objeto de nuestra especial solicitud.* » / Les classes pauvres ont toujours été l'objet de notre spéciale sollicitude.

Fut traduite de la manière suivante :

*Ca motolinía tlaca mochipa qui tilana to yollo.*

Dont la version littérale serait :

« *La gente pobre siempre estira nuestro corazón.* » / Les gens pauvres étirent toujours notre cœur.

L'abstraction froidement rationnelle et distante : « objet de notre sollicitude » se convertit en une métaphore concrète qui exprime une douleur affective plus qu'une attention particulière.

### **Les Temps modernes**

La victoire des libéraux de l'Indigène zapotèque Juárez sur Maximilien et les conservateurs, et son installation à la tête du pays n'apportent aucun bienfait culturel pour les peuples autochtones, bien au

contraire. Non seulement ils sont souvent dépossédés de leurs terres sous prétexte qu'elles sont inexploitées mais on leur conseille d'abandonner leurs dialectes locaux au profit de la langue dite « nationale ».

### **Les langues vernaculaires : un obstacle à la modernité et au progrès**

Avec Porfirio Díaz et l'influence du positivisme au Mexique les langues vernaculaires, considérées comme un obstacle à l'unité nationale et au progrès, furent l'objet d'une campagne qui visait à les éliminer de même que les coutumes, et les vêtements traditionnels d'usage quotidien.

Pendant la Révolution, néanmoins, de nombreuses proclamations des chefs de l'insurrection furent exprimées (ou traduites) dans la langue nahuatl. Celles d'Emiliano Zapata en sont un exemple<sup>25</sup>.

### **Les stigmates linguistiques qui font d'un homme un *Indien***

Le déclin dans la pratique des langues indigènes et plus spécialement du nahuatl continue : les parents ne parlent plus à leurs enfants dans la langue de leurs ancêtres, afin de leur éviter la discrimination dont ils ont été eux-mêmes victimes. Une nouvelle menace s'est d'autre part insinuée depuis quelques années dans ces mécanismes sociolinguistiques : la langue anglaise mortellement globalisante.

Aujourd'hui, une tendance au multiculturel, des mesures prises par le Secrétariat de l'Éducation publique (SEP), et l'exploitation politique de la pratique des langues vernaculaires, pourraient freiner ce déclin sans cependant l'endiguer. Les cours de nahuatl sont à la mode mais la rupture générationnelle chez ceux à qui la langue appartient rend malheureusement le déclin inévitable.

### **L'interpénétration des langues**

Comme conséquence logique d'un contact qui a duré pendant plusieurs siècles, les langues indigènes du Mexique et l'espagnol ont eu une influence mutuelle non seulement au niveau du lexique avec

---

25. M. LEÓN-PORTILLA, *Los manifestos en náhuatl de Emiliano Zapata*, México, UNAM, 1978, 112 p.

l'introduction de néologismes qui correspondaient à de nouvelles réalités, aussi bien pour les Indigènes que pour les Espagnols, mais également en ce qui concerne la grammaire et la composition des discours.

### – L'espagnol du Mexique

L'espagnol tel qu'on le parle aujourd'hui au Mexique contient des centaines de « nahuatlismes ». Les noms de lieux, de plantes et d'animaux abondent et les Mexicains ne connaissent pas toujours le terme castillan, lorsqu'il existe. Dans le domaine culinaire, les mots de provenance indigène sont aussi nombreux que les denrées locales ou les plats.

Alors que la langue nahuatl a affecté la manière de parler de l'ensemble de la population mexicaine, la langue maya a touché uniquement l'espagnol dans les régions où elle prédomine : le Yucatán, Campeche et Quintana Roo.

### – Le nahuatl castillanisé

Dès les premières années de l'évangélisation, les religieux, avec l'aide de leurs auxiliaires indigènes, créèrent les nombreux néologismes déjà cités auxquels il convient d'ajouter des tournures correspondant à la syntaxe espagnole : l'expression nahuatl *nitequititiuh* « je vais travailler » qui reflète un déplacement dans l'espace-temps par l'intermédiaire du morphème directionnel *-tiuh*, est aujourd'hui fréquemment remplacée par la forme progressive calquée de l'espagnol : *nityaub nitequitiz*, littéralement : « je vais, je travaillerai » c'est-à-dire « je vais travailler ».

Citons également *nimitznequi* au lieu de *nimitztlazotla*. *Nequi* en nahuatl est « vouloir » et non pas « aimer ». La confusion provient de l'ambiguïté sémantique en espagnol du verbe *querer* qui signifie « vouloir » ou « aimer », selon le contexte. *Te quiero* : « Je t'aime » ou « je te veux ». *Nimitznequi* qui voulait dire uniquement « je te veux » en est venu à signifier « je t'aime ».

*Ximoquetza!* Arrête-toi ! ¡*Párate!* en espagnol est un mot dont le sens peut être « Lève-toi » ou « arrête-toi » alors qu'en nahuatl, *ximoquetza* ne signifiait que « lève-toi ! ».

### **L'horizon littéraire**

L'horizon littéraire semble être la planche de salut. En effet, de manière paradoxale, si l'usage communicationnel quotidien des langues autochtones a dramatiquement diminué, la création littéraire est en plein essor. La transcription des textes de l'oralité qui a permis de conserver des témoignages de l'ancienne parole a probablement été le premier pas dans cette direction ainsi que les nombreux concours officiels qui s'organisent chaque année. La littérature nahuatl contemporaine, *yancuic tlabtollī* « la parole nouvelle » comme l'a qualifiée Miguel León-Portilla, permet aux écrivains d'élever leur voix, dans leurs deux langues-mères disposées côte à côte sur les pages d'un livre.

Le nahuatl et quelques autres langues autochtones du Mexique pourraient bien continuer à être des langues vivantes... dans les espaces-temps de l'écriture.